

CHAPITRE 1

Notre dragon ne mange pas les filles qu'il emporte, malgré les histoires que l'on raconte à son sujet en dehors de notre vallée. On les entend parfois, quand des voyageurs passent par chez nous. Ils en parlent comme si nous sacrifiions des êtres humains à un véritable dragon. Naturellement, rien de cela n'est vrai : il a beau être magicien et immortel, il n'en reste pas moins homme, et nos pères se ligueraient pour l'éliminer s'il venait dévorer l'une d'entre nous tous les dix ans. Il nous protège contre le Bois, et nous lui en sommes reconnaissants, mais pas à ce point.

Il ne les mange pas vraiment ; c'est juste que ça donne cette impression. Il emmène une fille dans sa tour et la libère dix ans plus tard, mais elle n'est alors plus la même. Ses vêtements sont trop raffinés, elle s'exprime telle une dame de la cour et elle a vécu seule avec un homme pendant une décennie, alors bien sûr qu'elle est perdue, même si les revenantes affirment toutes qu'il n'a jamais posé la main sur elles. Que pourraient-elles dire d'autre ? Et ce n'est pas le pire : après tout, quand il les relâche, le Dragon leur laisse pour dot un sac plein d'argent, si bien que n'importe qui serait prêt à les épouser, perdues ou non.

Sauf qu'elles ne veulent plus se marier. Elles ne veulent pas rester du tout.

— Elles oublient comment vivre ici, m'avait dit un jour mon père, à ma profonde surprise.

Je cheminai à son côté sur le siège de la charrette vide, alors que nous venions d'effectuer notre livraison hebdomadaire de bois de chauffage. Nous habitions à Dvernik, qui n'était ni le plus vaste village de la vallée, ni le plus petit, ni même celui qui se trouvait le plus près de la forêt : nous en étions distants d'une dizaine de kilomètres. La route nous faisait en revanche franchir une grande colline. Quand il faisait beau, on distinguait, depuis la crête, la rivière qui s'écoulait vers la bande gris pâle de terre calcinée et la muraille noire des arbres au-delà. La tour du Dragon était située loin dans l'autre direction, morceau de craie blanche fiché à la base des montagnes occidentales.

J'étais encore toute petite – sans doute pas plus de cinq ans. Mais je savais déjà qu'il ne fallait pas parler du Dragon ni des filles qu'il emmenait, cela m'avait donc frappée d'entendre mon père enfreindre cette règle.

— Elles se souviennent qu'il faut avoir peur, avait-il ajouté.

C'était tout. Puis, d'un claquement de langue, il avait fait repartir les chevaux vers les arbres au bas de la colline.

Je n'y comprenais pas grand-chose. Nous avions tous peur du Bois. Mais notre vallée était notre chez-nous. Comment pouvait-on quitter son chez-soi ? Pourtant, les filles qui revenaient ne restaient jamais. Le Dragon les laissait sortir de la tour, puis elles retournaient quelque temps dans leur famille – une semaine, parfois un mois, jamais beaucoup plus. Ensuite, elles prenaient l'argent de leur dot et repartaient. La plupart du temps, elles se rendaient à Kralia pour s'inscrire à l'université. Souvent, elles épousaient un citoyen, ou devenaient enseignantes ou commerçantes, même si des rumeurs couraient sur le compte de Jadwiga Bach, qui avait été enlevée soixante ans plus tôt avant de devenir courtisane et la maîtresse d'un baron et d'un duc. Mais à l'époque de ma naissance, elle n'était qu'une riche vieille femme qui envoyait de merveilleux cadeaux à tous ses petits-neveux et nièces sans jamais leur rendre visite.

Ça n'a donc rien à voir avec le fait de livrer sa fille en pitance, mais ça n'est pas très gai non plus. Il n'y a pas

suffisamment de villages dans la vallée pour que les risques d'être choisie soient presque inexistants quand on a vu le jour à la mauvaise période : il ne prend qu'une fille de dix-sept ans, née entre un mois d'octobre et le suivant. Nous étions onze à être concernées dans mon année, les probabilités étaient donc plus faibles que lors d'un lancer de dé, mais quand même. Tout le monde dit qu'on aime une fille du Dragon différemment des autres à mesure qu'elle grandit. On ne peut pas s'en empêcher, sachant qu'on a de bonnes chances de la perdre. Mais ça ne s'est pas passé comme ça, avec mes parents. Dès que j'ai été en âge de comprendre que je pourrais être enlevée, nous savions déjà tous qu'il emmènerait Kasia.

Seuls les gens de passage, qui l'ignoraient, complimentaient ses parents sur sa beauté, son intelligence ou sa gentillesse. Le Dragon ne choisissait pas toujours la plus jolie, mais celle qui ressortait le plus du lot d'une manière ou d'une autre : si une fille était de très loin la plus belle, la plus brillante, la meilleure danseuse, la plus gentille ou autre, il trouvait toujours le moyen de la sélectionner, même s'il échangeait à peine quelques mots avec les concurrentes avant de se décider.

Et Kasia réunissait toutes ces qualités. Elle était dotée d'une épaisse chevelure blonde rassemblée en une tresse qui lui tombait jusqu'à la taille, de grands yeux marron chaleureux et d'un rire cristallin qui donnait envie de chanter par-dessus. C'était toujours elle qui inventait les meilleurs jeux et imaginait les meilleures histoires ou chorégraphies ; elle préparait de véritables festins et, lorsqu'elle filait la laine des moutons de son père, les fibres ressortaient toujours du rouet parfaitement lisses, sans le moindre nœud.

Je sais que je la décris comme un personnage de conte, mais c'est tout le contraire. Quand ma mère me racontait l'histoire de la princesse au fuseau, de la courageuse gardeuse d'oies ou de la jeune fille de la rivière, je les imaginais toutes un peu comme Kasia ; voilà l'image que j'avais d'elle. Et comme je n'étais pas assez mûre pour être sage, je l'aimais plus, et non moins, parce que je savais qu'elle me serait bientôt enlevée.

Elle disait que cela ne la dérangeait pas. Car elle était aussi intrépide. Sa mère, Wensa, y avait veillé. Je me rappelle l'avoir un jour entendue dire à ma mère : « Elle devra se montrer courageuse », tout en poussant Kasia à grimper à un arbre au pied duquel elle hésitait. Maman l'avait alors prise dans ses bras, des larmes plein les yeux.

Nous n'habitons qu'à trois maisons l'une de l'autre, et je n'avais pas de sœur, seulement trois frères bien plus âgés que moi. Kasia était ma meilleure amie. Nous jouions ensemble depuis toutes petites, d'abord dans les cuisines de nos mères, essayant de ne pas trop traîner dans leurs jambes, puis dans les rues devant chez nous, jusqu'à ce que nous ayons l'âge d'aller courir comme des folles dans la forêt. Je ne voulais jamais rester à l'intérieur alors que nous pouvions gambader sous les branches, main dans la main. J'imaginai les arbres ployant leurs bras pour nous abriter. Je ne savais pas comment je le supporterais, quand le Dragon l'emmènerait.

Mes parents ne se seraient pas fait trop de souci pour moi, même s'il n'y avait pas eu Kasia. À dix-sept ans, je n'étais encore qu'une gamine trop maigre aux grands pieds et aux cheveux châtain sale tout emmêlés. Mon seul talent, si l'on pouvait dire, était ma faculté à déchirer, tacher ou perdre en quelques heures tout ce qu'on me mettait sur le dos. Ma mère en était si désespérée que, dès mes douze ans, elle m'affublait des vieux habits de mes frères aînés, sauf pour les jours de fête, quand j'étais obligée de me changer vingt minutes avant de quitter la maison, puis de rester assise sur le banc devant notre porte jusqu'à notre départ pour l'église. Et encore, rien ne garantissait que j'arriverais au pré communal sans me prendre dans une branche ou me couvrir de boue.

— Ma pauvre Agnieszka, tu vas devoir épouser un tailleur, s'esclaffait mon père quand il rentrait le soir de la forêt et me voyait me précipiter vers lui, le visage crasseux, les vêtements troués et sans fichu sur la tête.

Il me soulevait malgré tout dans ses bras pour m'embrasser. Ma mère ne soupirait qu'à peine : quel parent serait réellement désolé que sa fille du Dragon ait quelques défauts ?

Le dernier été avant la sélection fut long, chaud et plein de larmes. Kasia ne pleura pas ; moi, si. Nous lambinions jusque tard dans la forêt, tentant de prolonger aussi longtemps que possible chacune de ces journées dorées. Puis je rentrais chez moi, épuisée et affamée, et j'allais directement me coucher dans le noir. Ma mère venait alors me caresser la tête, fredonnant doucement jusqu'à ce que je m'endorme, assommée par les larmes. Elle laissait près de mon lit une assiette pleine de nourriture, au cas où je me réveillerais au milieu de la nuit avec la faim au ventre. Elle n'essayait jamais de me reconforter de quelque autre manière. Comment l'aurait-elle pu ? Nous savions toutes deux que même si elle adorait Kasia et sa mère, Wensa, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver un immense soulagement – pas *ma* fille, pas mon *unique* fille. Et naturellement, je n'aurais pas aimé qu'elle ressente autre chose.

Kasia et moi restâmes seulement toutes les deux presque tout l'été. C'était d'ailleurs le cas depuis longtemps. Quand nous étions petites, nous courions avec les autres enfants du village ; plus tard, cependant, alors que mon amie devenait de plus en plus jolie, sa mère lui avait dit : « Il vaudrait mieux, pour toi comme pour eux, que tu ne fréquentes pas trop les copains de ton âge. » Je m'étais toutefois accrochée à elle, et ma mère aimait suffisamment Kasia et Wensa pour ne pas essayer de me forcer à l'oublier, même si elle savait que, sur le long terme, j'en souffrirais davantage.

Le dernier jour, je nous dégottai une clairière dans la forêt où les arbres étaient encore garnis ; leurs feuilles dorées ou rouge flamme bruissaient au-dessus de nous, tandis que des châtaignes bien mûres crissaient sous nos pieds. Nous allumâmes un petit feu de bois pour en faire griller quelques-unes. Nous étions à la veille du premier jour d'octobre et du grand banquet organisé pour honorer notre seigneur et protecteur. Demain, le Dragon viendrait.

— Ça doit être fantastique d'être un troubadour, déclara Kasia tandis qu'elle reposait sur le dos, les paupières closes.

Elle fredonna quelques mesures : un ménestrel était venu pour le festival et avait passé la matinée à répéter ses morceaux sur le pré communal. Des chariots de tributs étaient arrivés toute la semaine.

— De voyager dans toute la Polnya, de chanter pour le roi.

Elle avait prononcé ces mots d'un air songeur, pas comme une enfant filant les nuages : elle donnait vraiment l'impression de vouloir quitter la vallée, partir pour toujours. Je lui pris la main.

— Et tu rentrerais pour le Solstice d'hiver, renchéris-je, pour nous faire découvrir toutes les chansons que tu aurais apprises.

Nos doigts s'étreignirent fortement, et je m'efforçai de ne pas penser au fait que les filles du Dragon ne voulaient jamais revenir.

Évidemment, à cet instant, je le haïssais farouchement. Ce n'était pourtant pas un mauvais seigneur. De l'autre côté des montagnes du nord, le baron des Marches jaunes était à la tête d'une armée de cinq mille âmes prête à se battre pour le roi, d'un château doté de quatre tours et d'une femme arborant des bijoux de la couleur du sang et une longue cape en fourrure de renard blanc, le tout sur un territoire pas plus riche que le nôtre. Les hommes devaient travailler une journée par semaine dans les champs du baron – les plus fertiles d'entre tous –, les fils les plus prometteurs étaient contraints de rejoindre l'armée et, avec le nombre de soldats errant dans les villages, les filles avaient intérêt à rester cloîtrées à l'intérieur – et surtout pas seules – dès lors qu'elles devenaient femmes. Toutefois, même lui n'était pas un mauvais seigneur.

Le Dragon n'avait que son unique donjon, et pas un seul guerrier ou domestique, en dehors de la fille qu'il emmenait. Il n'avait pas besoin d'une armée : il servait la couronne grâce à son labeur, sa magie. Il devait parfois se rendre à la cour, afin de renouveler son serment de fidélité, et j'imagine que le roi

aurait pu lui demander de l'accompagner à la guerre, mais sa mission semblait consister essentiellement à rester là pour surveiller le Bois et préserver le royaume de ses méfaits.

Sa seule extravagance résidait dans les livres. Nous étions tous plus cultivés que la moyenne des villageois, car il était prêt à verser de l'or pour un ouvrage de qualité, ce qui poussait les revendeurs à voyager jusque chez nous, même si notre vallée était située tout au bout de la Polnya. Et quitte à venir ici, ils en profitaient pour lester les sacoches de leurs mules de tous les vieux tomes abîmés qu'ils pouvaient récupérer, afin de nous les troquer contre quelques sous. Il fallait être bien pauvre, par chez nous, pour ne pas exposer fièrement deux ou trois livres dans son intérieur.

Cela pouvait sembler futile, insuffisant pour justifier d'abandonner une de ses filles, aux personnes qui n'habitaient pas assez près du Bois pour comprendre. Mais j'avais survécu à l'Été vert, quand un vent d'est chaud avait soufflé le pollen du Bois jusque dans notre vallée, le déposant sur une bonne partie de nos champs et jardins. Les récoltes avaient été particulièrement abondantes, mais également étranges et difformes. Ceux qui en mangeaient devenaient malades de colère, se mettaient à battre leur famille, et finissaient par se réfugier dans la forêt pour y disparaître, quand on ne les attachait pas avant.

J'avais alors six ans. Mes parents avaient fait de leur mieux pour me mettre à l'abri, ce qui ne m'empêchait pas de conserver des souvenirs vivaces de la terreur froide et poisseuse qui régnait partout ; tout le monde était terrorisé, et la morsure incessante de la faim me tenaillait le ventre. Nous avions alors consommé toutes nos réserves des années précédentes et comptions sur le printemps pour remplir nos greniers. L'un de nos voisins, n'y tenant plus, avait dévoré quelques haricots verts. Je me souviens des hurlements qui s'étaient élevés de sa maison cette nuit-là. En observant discrètement par la fenêtre, j'avais vu mon père se précipiter à la rescousse, s'armant au passage de la fourche qui reposait contre notre grange.

Un jour de cet été-là, alors que j'étais trop jeune pour mesurer l'ampleur du danger, j'avais échappé à la surveillance de ma

mère émaciée et éreintée et couru dans la forêt. J'y avais découvert un roncier à moitié mort, dans un recoin abrité du vent. Je m'étais faufilée entre ses branches cassantes pour gagner son cœur protecteur, où j'avais pu cueillir une quantité miraculeuse de mûres, juteuses à souhait et à la forme parfaite. Chacune d'entre elles avait produit comme une explosion de joie dans ma bouche. J'en avais avalé deux poignées pleines avant d'en emplir ma jupe ; puis j'étais rentrée chez moi, toujours en courant, des taches violettes souillant mon vêtement. Ma mère avait pleuré d'horreur en me voyant le visage tout maculé. Mais je ne tombai pas malade : le buisson avait d'une manière ou d'une autre échappé à la malédiction du Bois, et les mûres étaient comestibles. Néanmoins, ses larmes m'avaient terrifiée, et je n'avais plus osé goûter la moindre mûre pendant des années.

Le Dragon avait été appelé à la cour cette année-là. Il était rentré d'urgence et avait chevauché directement vers les champs, où il avait invoqué la magie du feu pour détruire toutes ces cultures gâtées, ces récoltes contaminées. Jusque-là, il n'avait fait que son devoir, mais il s'était ensuite rendu chez tous les malades et leur avait fait boire une sorte de potion pour leur éclaircir les idées. Il avait ordonné aux villages plus à l'ouest, épargnés par le fléau, de partager leurs récoltes avec nous. Il avait même renoncé à ses tributs de l'année pour s'assurer que personne ne succomberait à la famine. Au printemps suivant, juste avant les plantations, il avait une nouvelle fois parcouru les champs pour éliminer les quelques repousses infectées avant qu'elles puissent prendre racine.

Cependant, même s'il nous avait tous sauvés, nous ne l'aimions pas. Il ne sortait jamais de sa tour pour offrir à boire aux hommes qui travaillaient à ses récoltes, contrairement au baron des Marches jaunes, et il n'achetait jamais la moindre bricole sur la foire, contrairement à la dame et aux filles dudit baron. Parfois, des troupes itinérantes venaient jouer une pièce, ou des ménestrels traversaient les montagnes depuis la Rosya pour nous faire profiter de leurs talents, mais il ne se déplaçait jamais pour les écouter. Quand les charretiers lui apportaient

son tribut, les portes de sa tour s'ouvraient d'elles-mêmes, et ils déposaient leur chargement dans la cave sans jamais l'apercevoir. Il n'échangeait jamais plus de quelques mots avec la chef de notre village, ni même avec le maire d'Olshanka, la plus grande ville de la vallée, toute proche de son donjon. Il n'essayait nullement de s'attirer notre affection, et aucun d'entre nous ne le connaissait.

Et, naturellement, il était aussi maître en magie noire. Des éclairs crépitaient parfois autour de sa tour par temps clair, même durant l'hiver. De pâles volutes s'élevaient de ses fenêtres et flottaient de nuit le long des routes et de la rivière, s'insinuant dans le Bois pour veiller à sa place. D'autres fois, quand le Bois prenait quelqu'un – une bergère s'étant aventurée trop près de sa lisière pour suivre son troupeau ; un chasseur étant allé boire à la mauvaise source ; un voyageur malheureux ayant entendu, en descendant la montagne, un air malicieux lui étreignant le cerveau –, le Dragon sortait de son donjon pour les lui disputer ; et ceux qu'il emmenait ne revenaient jamais.

Il n'était pas maléfique, mais distant et effroyable. Et il allait emmener Kasia, alors je le détestais depuis des années et des années.

Mes sentiments à son égard ne changèrent pas ce dernier soir. Nous mangeâmes nos châtaignes puis le soleil se coucha et notre feu s'éteignit, mais nous restâmes dans la clairière tant que les braises rougeoyèrent. Nous n'aurions pas beaucoup de chemin à parcourir le lendemain : les festivités avaient habituellement lieu à Olshanka, mais, les années de choix, elles se tenaient dans le village d'au moins l'une des filles concernées, afin de faciliter le voyage à sa famille. Et notre village avait Kasia.

Le lendemain, je haïssais le Dragon encore plus en enfantant ma nouvelle robe chasuble verte. Les mains de ma mère tremblaient tandis qu'elle me tressait les cheveux. Nous savions que le choix se porterait sur Kasia, ce qui ne nous empêchait pas d'avoir peur. Je soulevai mes jupons le plus haut possible pour grimper dans le chariot sans les salir, puis je m'assurai longuement de l'absence d'échardes avant de m'asseoir avec l'aide de

mon père. J'étais résolue à produire un effort particulier. Je savais que c'était inutile, mais je voulais que Kasia sache que je l'aimais suffisamment pour lui laisser une chance. Je n'allais pas y aller complètement débraillée, le dos cassé et en louchant, comme le faisaient parfois certaines des élues potentielles.

Nous nous réunîmes sur le pré communal, les onze filles alignées. Les tables du banquet étaient dressées en carré et croulaient sous le poids des victuailles, car elles n'étaient pas assez grandes pour accueillir les tributs de toute la vallée. Tout le monde était rassemblé derrière. Des pyramides de blé et d'avoine avaient été constituées dans l'herbe aux quatre coins. Nous étions les seules à nous tenir au milieu du pâturage, avec nos familles respectives et notre chef, Danka, qui faisait nerveusement les cent pas devant nous tout en répétant silencieusement ses vœux de bienvenue.

Je ne connaissais pas très bien les autres filles. Elles n'étaient pas de Dvernîk. Nous étions toutes raides et silencieuses dans notre jolie tenue, avec les cheveux bien coiffés, et nous ne pouvions décrocher le regard de la route. Il n'y avait encore aucun signe du Dragon. Des tas d'idées folles se bousculaient dans ma tête. Je m'imaginai me jeter devant Kasia à l'arrivée du Dragon, le supplier de me prendre à sa place ou lui lancer qu'elle ne voulait pas l'accompagner. Je savais toutefois que je n'aurais pas le courage de faire quoi que ce soit.

Puis il arriva, d'une manière horrible. Il ne vint pas du tout par la route, il se matérialisa simplement. Je regardais dans cette direction quand il apparut : d'abord des doigts sortant de nulle part, puis un bras, une jambe, une moitié d'homme. C'était si impossible et anormal que je ne pus me détourner, même si mon ventre se pliait en deux. Les autres eurent plus de chance : elles ne le remarquèrent pas avant qu'il fasse un pas vers nous, et tout le monde s'efforça de ne pas tressaillir de surprise.

Le Dragon ne ressemblait à aucun homme de notre village. Il aurait dû être vieux, voûté et grisonnant ; il vivait dans son donjon depuis un siècle, pourtant il restait grand, droit, glabre et sans une ride. En le croisant dans la rue, j'aurais pu le prendre pour un jeune homme, à peine plus âgé que moi ; un

garçon à qui j'aurais souri lors d'un repas et qui m'aurait invitée à danser. Néanmoins, son visage avait quelque chose d'anormal : un enchevêtrement de ridules au coin des yeux, comme si les années ne l'affectaient pas, mais l'usure oui. Il n'était pas vilain, mais sa froideur le rendait désagréable. Tout en lui criait : *Je ne suis pas comme vous, et je ne tiens pas à l'être.*

Ses vêtements étaient somptueux, évidemment : le brocart de son zupan aurait suffi à nourrir une famille pendant un an, même en ôtant ses boutons dorés. Cependant, il était aussi maigre qu'un homme connaissant trois mauvaises récoltes sur quatre. Il se tenait bien raide, avec la tension nerveuse d'un chien de chasse, comme s'il ne désirait rien plus que déguerpir au plus vite. C'était la pire journée de notre vie, pourtant il n'avait pas de temps à perdre avec nous. Quand notre chef Danka fit une révérence et lui dit : « Monseigneur, permettez-moi de vous présenter ces... », il l'interrompit sèchement en déclarant :

— Très bien, finissons-en.

Je sentis la main chaude de mon père sur mon épaule, quand il le salua à son tour ; celle de ma mère broyait la mienne de l'autre côté. Ils se reculèrent à contrecœur en même temps que les autres parents. Nous nous rapprochâmes instinctivement les unes des autres. Kasia et moi étions proches du bout de la rangée. Je n'osais pas lui prendre la main, mais nous étions assez serrées pour que nos bras se touchent. J'observais le Dragon et le haïssais de plus en plus à mesure qu'il se déplaçait le long de la file, s'attardant un instant devant chaque fille en lui remontant le menton d'un doigt.

Il ne s'adressa pas à chacune. Il ne dit pas un mot à la fille avant moi, celle qui venait d'Olshanka, même si son père, Borys, était le meilleur éleveur de chevaux de toute la vallée, même si elle portait une robe en laine teinte en écarlate, même si ses longs cheveux bruns formaient deux nattes magnifiques ornées de rubans rouges. Quand ce fut mon tour, il me considéra en fronçant les sourcils – les prunelles noires et glaciales, les lèvres pâles pincées – et me demanda :

— Ton nom, fillette ?

— Agnieszka, répondis-je.

Ou plutôt, essayai-je de répondre. Je me rendis compte que j'avais la bouche extrêmement sèche. Je déglutis.

— Agnieszka, répétais-je dans un murmure. Monseigneur.

Mon visage me brûlait. Je baissai les yeux. Je constatai alors que, en dépit de tous mes efforts, mon chemisier avait trois grosses traces de boue au niveau de l'ourlet.

Le Dragon avança. Puis il s'immobilisa devant Kasia, l'examinant plus longuement qu'il n'avait examiné aucune de nous. Il resta là, lui soulevant le menton de l'index, un léger sourire satisfait étirant sa bouche fine et sévère, et Kasia soutint courageusement son regard sans frémir. Quand il lui posa la question, elle n'essaya pas de parler d'une voix étranglée ou grinçante, et répondit de son habituel timbre assuré et musical :

— Kasia, monseigneur.

Il lui sourit de nouveau, sans amabilité, mais avec l'air d'un chat repu. Il acheva sa revue des troupes sans conviction, regardant à peine les deux dernières filles. J'entendis derrière nous Wensa prendre une longue inspiration, presque un sanglot, quand il se retourna vers Kasia, arborant de nouveau son air content. Puis il fronça légèrement les sourcils avant de braquer les yeux sur moi.

Je m'étais finalement oubliée et avais saisi la main de mon amie. Je la pressais de toutes mes forces, et elle en faisait autant. Elle me lâcha rapidement et je croisai les doigts devant moi, le rouge aux joues, effrayée. Il plissa un peu plus les paupières. Puis il leva la main, et une minuscule flamme blanc-bleu se forma dans sa paume.

— Elle ne pensait pas à mal, dit Kasia, courageuse.

Très courageuse. Beaucoup plus courageuse que je ne l'avais été avec elle. Cette fois, sa voix chevrotait, tout en restant audible. Pour ma part, je tremblais tel un lapin tétanisé en contemplant la boule de feu.

— S'il vous plaît, monseigneur...

— Silence, fillette, ordonna le Dragon en tendant la main vers moi. Prends-la.

— Que je... quoi ? répondis-je, encore plus stupéfaite que s'il me l'avait envoyée en plein visage.

— Ne reste pas plantée là comme une crétine. *Prends-la.*

Je levai une main tremblante et ne pus m'empêcher de lui effleurer les doigts en essayant de ramasser la boule, même si je détestai ça ; sa peau était brûlante. Mais la flamme était aussi froide qu'une bille et ne me fit pas le moindre mal. Agréablement surprise, je m'en saisis pour l'observer. Il me dévisagea avec un air agacé.

— Eh bien, fit-il avec mauvaise grâce, je suppose que c'est toi.

Il récupéra sa boule de feu et referma le poing autour ; elle disparut aussi subitement qu'elle s'était formée. Il fit alors face à Danka et lui dit :

— Envoyez-moi les tributs dès que possible.

Je n'avais toujours pas compris. Je crois que personne n'avait compris, pas même mes parents ; tout cela avait été trop rapide, et j'avais déjà été surprise de retenir son attention ne serait-ce qu'un instant. Je n'avais pas eu l'occasion de me retourner vers mes parents pour un dernier au revoir qu'il fit volte-face et m'agrippa par le poignet. Kasia fut la seule à réagir. Je la vis sur le point de m'attraper à son tour en guise de protestation, mais le Dragon tira d'un coup sec sur mon bras et me força à le suivre. Puis il me fit disparaître avec lui.

Je portai ma main libre contre ma bouche pour réprimer un haut-le-cœur quand nous ressortîmes du néant. Quand il me lâcha le bras, je tombai à genoux et me mis à vomir avant même d'avoir vu où j'étais. Il marmonna quelques mots de dégoût – j'avais souillé la longue pointe de son élégante botte de cuir – et déclara :

— Inutile. Arrête de vomir, fillette, et nettoie-moi ces immondices.

Il s'éloigna de moi, faisant claquer ses talons sur les dalles, et se volatilisa.

Je restai ainsi à trembler, le temps de m'assurer que je n'avais plus rien à rendre, puis je m'essuyai la bouche du revers de la main et redressai la tête. Le sol était fait de pierre, mais

pas n'importe laquelle : un marbre blanc et pur parcouru de veines d'un vert éclatant. La petite pièce circulaire était ornée d'étroites fenêtres en fente, trop hautes pour qu'on puisse regarder à travers ; au-dessus de ma tête, le plafond était considérablement ployé vers l'intérieur. Je me trouvais tout en haut de la tour.

Il n'y avait pas le moindre meuble, et rien qui pouvait m'être utile à nettoyer mes vomissures. Je me résolus finalement à me servir de mon jupon. Il était déjà sale de toute façon. Puis, après être restée assise un court moment à me sentir de plus en plus terrorisée, et comme il ne se passait rien de nouveau, je me levai et me faufilai timidement dans le couloir. J'aurais emprunté n'importe quel autre chemin que celui qu'il avait pris si seulement j'avais eu le choix. Ça n'était pas le cas.

Mais il avait déjà changé d'endroit. Le court corridor était désert. Il était fait du même marbre froid, éclairé par la lumière blafarde et inamicale des lampes suspendues. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de vraies lampes, mais de gros morceaux de pierre polie luisant de l'intérieur. Il n'y avait qu'une seule porte avant la voûte annonçant la fin du couloir et le haut d'un escalier.

J'ouvris la porte et jetai nerveusement un coup d'œil à l'intérieur, car je ne m'imaginai pas passer devant sans savoir ce qu'elle dissimulait. Elle ne servait apparemment qu'à fermer une chambre minuscule dotée d'un lit étroit, d'un coffre, d'une petite table et d'une cuvette. Sur le mur opposé à l'entrée, une vaste fenêtre me permettait de voir le ciel. Je m'y précipitai et me penchai par-dessus le rebord.

La tour du Dragon s'élevait au pied des collines sur la frontière occidentale de son territoire. L'ensemble de notre vallée s'étendait vers l'est avec ses villages et ses fermes, et depuis cette ouverture je pouvais suivre le cours bleu argenté du Fuseau qui coulait en plein milieu, près de la piste de terre. La rivière et la route se prolongeaient ensemble jusqu'à l'autre bout des terres du Dragon, disparaissant derrière des bouquets d'arbres et reparaisant au niveau des hameaux, jusqu'à ce que la route se termine en pointe juste avant l'immense enchevêtrement noir

du Bois. Le cours d'eau s'enfonçait alors seul dans ses profondeurs et n'en ressortait nulle part.

Il y avait Olshanka, la ville la plus proche de la tour, où le grand marché se tenait chaque dimanche : mon père m'y avait emmenée à deux reprises. Un peu plus loin Poniets, Radomsko – qui s'enroulait autour des berges de son petit lac –, puis mon propre village, Dvernik, avec ses vastes pâturages verdoyants. Je distinguais même les grandes tables blanches dressées pour les festivités auxquelles le Dragon n'avait pas voulu participer. Je me laissai tomber à genoux, appuyai le front contre le rebord de fenêtre et me mis à pleurer comme une enfant.

Cependant, ma mère ne vint pas me reconforter en me caressant les cheveux ; mon père ne vint pas me relever pour me faire rire jusqu'à ce que j'en oublie mes larmes. Je me contentai de sangloter à m'en donner la migraine. Je finis par me sentir gelée et raide d'être restée douloureusement agenouillée sur ce sol si dur ; j'avais le nez qui coulait, et rien pour l'essuyer.

Je sacrifiai donc un autre endroit de ma robe et allai m'asseoir sur le lit pour réfléchir à la conduite à tenir. La pièce était déserte, mais propre et aérée, comme si quelqu'un venait de la quitter. C'était d'ailleurs sans doute le cas. Une autre fille y avait vécu pendant dix années, seule avec sa vue sur la vallée. Maintenant qu'elle était rentrée chez elle pour dire adieu à sa famille, la chambre m'appartenait.

Une unique toile dans un grand cadre doré était suspendue au mur en face du lit. Elle semblait mal appropriée, trop immense pour cet endroit si petit. Elle ne représentait en outre pas grand-chose, seulement une vaste bande vert pâle, aux bords marron-gris, avec un trait bleu argenté brillant qui traçait des courbes délicates sur toute la largeur. Des lignes grises plus étroites partaient des deux bords pour la rejoindre. Je la contemplai longuement en me demandant si elle aussi était magique. Je n'avais jamais rien vu de pareil.

Mais il y avait aussi des cercles peints par endroits, le long du trait bleu. Après quelques instants, je me rendis compte que la toile représentait également la vallée, mais aplatie, telle qu'aurait pu la discerner un oiseau volant haut dans le ciel. Ce

trait symbolisait le Fuseau, descendant des montagnes vers le Bois, et les cercles indiquaient les villages. Les couleurs étaient brillantes, et la peinture laquée formait de légers reliefs. Je parvenais presque à distinguer les vagues de la rivière, les reflets du soleil à sa surface. Ce tableau m'attirait le regard et m'incitait à l'observer sans cesse. Mais, dans le même temps, il me déplaisait profondément. Il s'agissait d'un rectangle enfermant une vallée vivante, l'emprisonnant, et le simple fait de le contempler me donnait l'impression d'être claustrée moi-même.

Je me détournai. Je n'avais pas le sentiment de pouvoir rester dans cette pièce. Je n'avais rien avalé au petit déjeuner ni au souper de la veille au soir, tant j'avais un goût de cendre dans la bouche. J'aurais dû avoir encore moins d'appétit, à présent qu'il m'était arrivé une chose pire que tout ce que j'avais pu imaginer, mais il se trouvait que j'étais tenaillée par la faim. Comme il n'y avait pas de domestiques dans la tour, nul ne viendrait m'apporter ma pitance. Une idée insoutenable me traversa alors l'esprit : le Dragon s'attendait-il à ce que je lui prépare la sienne ?

Et pis encore : que se passerait-il *après* le repas ? Kasia avait toujours assuré croire les revenantes qui affirmaient que le Dragon n'avait jamais posé la main sur elles. « Il emmène des filles depuis un siècle, maintenant, déclarait-elle toujours avec fermeté. L'une d'elles aurait bien fini par parler, et cela se serait su partout. »

Cependant, quelques semaines auparavant, elle avait discrètement demandé à ma mère de lui dire comment cela se passait quand une fille se mariait – de lui répéter ce que sa mère à elle lui avait expliqué, la veille de ses noces. Je les avais entendues par la fenêtre, alors que je rentrais de la forêt, et j'étais restée cachée à les écouter, des larmes chaudes me dégoulinant sur les joues, furieuse, tellement furieuse du sort qui attendait mon amie.

Sauf que c'était à *moi* qu'il était finalement réservé. Et je n'étais pas courageuse – je ne me pensais pas capable de prendre de grandes inspirations pour essayer de ne pas me contracter,

ainsi que ma mère l'avait conseillé à Kasia pour ne pas qu'elle souffre. Je me surpris à me figurer un terrible instant le visage du Dragon si près du mien, encore plus que quand il m'avait examinée au moment de la sélection – ses yeux noirs et froids scintillant comme de la pierre, ses doigts d'acier étrangement chauds me dépouillant de ma robe, son sourire pincé et satisfait. Et si tout son corps était aussi brûlant, et si je le sentais rougeoier telles des braises quand il s'allongeait sur moi pour...

Je m'arrachai à ces pensées en frémissant et me levai. Je considérai le lit, puis cette minuscule chambre sans cachette, et je retournai en courant dans le couloir. L'escalier tout au fond descendait en un colimaçon étriqué, si bien que je n'avais aucune visibilité sur ce qui m'attendait quelques marches plus bas. Cela peut paraître stupide d'avoir peur d'un banal escalier, mais j'étais terrifiée. Je faillis me résoudre finalement à retourner dans ma chambre. Malgré tout, je me contraignis à poser une main sur la pierre lisse du mur et à continuer ma lente progression, posant les deux pieds sur la même marche et tendant l'oreille avant d'oser m'aventurer plus loin.

Après avoir effectué un tour complet sans que rien me bondisse au visage, je me sentis stupide et me mis à descendre avec plus d'assurance. Mais à la rotation suivante, je n'avais toujours pas atteint de palier, ni à celle d'après. Je recommençai alors à avoir peur, cette fois que l'escalier soit magique et qu'il ne se termine jamais. J'accélérai de plus en plus, puis sautai les deux dernières marches avant le palier tant espéré... et je fonçai tête baissée dans le Dragon.

J'étais maigre, mais mon père était le plus grand du village et je lui arrivais à l'épaule ; quant au Dragon, il n'avait rien de très costaud. Nous manquâmes dévaler l'escalier ensemble. Il s'accrocha d'un geste vif à la rampe et me retint par le bras de l'autre main, parvenant miraculeusement à nous éviter la chute. Je me retrouvai lourdement appuyée contre lui, à agripper son manteau en regardant droit dans des prunelles trahissant sa stupéfaction. Il fut d'abord trop étonné pour réfléchir, et il eut l'air d'un homme ordinaire surpris par une bête lui

ayant sauté dessus, la mine un peu idiote et déconfite, la bouche entrouverte et les yeux écarquillés.

J'étais moi-même tellement sous le choc que je ne bougeai pas, persistant à le dévisager, impuissante. Il reprit néanmoins rapidement contenance ; outré, il me repoussa et me força à me tenir debout. Je me rendis alors compte de ce que je venais de faire et me mis à bredouiller, paniquée, avant qu'il ait pu dire un mot.

— Je cherchais la cuisine !

— Vraiment ? répliqua-t-il d'un ton suave.

Son visage n'exprimait pourtant plus aucune douceur, bien au contraire, et il me tenait toujours le bras. Sa poigne était ferme, douloureuse. Je sentais sa chaleur à travers la manche de ma robe. Il m'attira brusquement à lui et se pencha vers moi – je crois qu'il aurait aimé se pencher *sur* moi, mais que comme il était trop petit pour le faire, cela le mit encore plus en colère. Si j'avais eu le temps d'y réfléchir, je me serais sans doute courbée pour me diminuer, mais j'étais trop fatiguée et effrayée pour penser. Sa figure était donc à hauteur de la mienne, si proche que je sentis son haleine sur mes lèvres quand il murmura d'une voix glaciale et cassante :

— Il vaut peut-être mieux que je te montre le chemin.

— Je peux... Je peux... essayai-je de répondre en tremblotant, tout en tentant de m'écarter de lui.

Il tourna les épaules et me traîna derrière lui en descendant le long de cette spirale interminable. Nous effectuâmes cette fois cinq rotations complètes avant l'étage suivant, puis trois de plus dans une obscurité grandissante, avant d'aboutir enfin tout en bas de la tour, dans une espèce de cellule aux murs dépouillés en pierres de taille, où une immense cheminée en forme de sourire renversé grondait de flammes bondissantes et infernales.

Il m'entraîna dans cette direction, et je compris dans un instant de terreur aveugle qu'il entendait m'y précipiter. Il était tellement fort, bien plus qu'il n'aurait dû l'être vu sa corpulence, et il m'avait forcée à le suivre jusque-là avec aisance. Cependant, je n'allais pas le laisser me jeter au feu. Je n'étais

pas une fille calme pleine de bonnes manières ; j'avais passé ma vie à courir dans les bois, à grimper aux arbres, à ramper dans les ronciers, et la panique décupla mes forces. Je poussai des hurlements tandis qu'il me traînait en avant, et j'essayai de me débattre en me tortillant et le griffant, si bien que je parvins cette fois à le faire tomber par terre.

Je chus avec lui. Nous nous cognâmes la tête contre le sol et restâmes sonnés un court moment, les membres entremêlés. Les flammes crépitaient encore à nos côtés, et tandis que ma panique refluit, je remarquai les deux portes de four en acier près de l'âtre, ainsi que la broche à rôtir devant celui-ci, et une immense étagère lestée de casseroles au-dessus. Ce n'était que la cuisine.

Il finit par me demander, d'un ton presque émerveillé :

— Es-tu dérangée ?

— Je croyais que vous alliez me jeter dans le feu, déclarai-je, encore étourdie, avant de me mettre à rire.

Il ne s'agissait pas d'un vrai rire – plutôt d'un gloussement hystérique dû à la faim, à l'épuisement, aux douleurs que j'avais aux genoux et aux chevilles depuis qu'il m'avait traînée dans l'escalier, à ma tête qui m'élançait comme si je m'étais fracturé le crâne –, si bien que j'étais incapable de m'arrêter.

Mais *lui* l'ignorait. Tout ce qu'il savait, c'était que la stupide villageoise qu'il avait sélectionnée se moquait de lui, le Dragon, le plus grand sorcier du royaume, son seigneur et maître. Je ne pense pas que quiconque se fût déjà moqué de lui en cent ans. Il se releva, libérant ses jambes des miennes à coups de pied. Une fois debout, il me toisa, aussi indigné qu'un chat mouillé. Cela me fit rire de plus belle. Il tourna alors brusquement les talons et me laissa là, à ricaner sur le sol, comme s'il ne voyait vraiment pas quoi faire de moi.

Alors qu'il s'éloignait, mes gloussements se tarirent peu à peu, et je me sentis légèrement moins vide et effrayée. Il ne m'avait pas jetée au four, après tout, ni même giflée. Je me mis debout et examinai les lieux. Je n'y voyais pas grand-chose, tant les flammes étaient éblouissantes, mais en leur tournant le dos je parvins à étudier la grande pièce. Elle était en réalité divisée

en alcôves séparées par des murets, et pleines de rayons chargés de bouteilles en verre – du vin, compris-je. Mon oncle en avait un jour apporté chez ma grand-mère, à l'occasion du Solstice d'hiver.

Il y avait des provisions partout : des tonneaux de pommes conservées dans de la paille ; des sacs pleins de patates, de carottes et de panais ; de longs chapelets d'oignons tressés. Sur une table au milieu de la pièce, je trouvai un livre près d'une bougie éteinte, d'un encrier et d'une plume. Quand je l'ouvris, je compris qu'il s'agissait d'un registre inventariant le contenu des réserves, inscrit là d'une main ferme. Il y avait en bas de la première page une note si petite que je dus allumer la bougie et plisser les paupières pour la déchiffrer.

Déjeuner à 8 heures, dîner à 13 heures, souper à 19 heures. Sers le repas dans la bibliothèque cinq minutes en avance, et tu n'auras pas à le voir – inutile de préciser de qui il s'agissait – de toute la journée. Courage !

Un conseil inestimable. Et ce « *Courage !* » était la marque d'une main amicale. Je serrai le livre contre moi, me sentant soudain moins seule. Il devait être autour de midi, et le Dragon n'avait pas mangé au village, alors j'entrepris de préparer le dîner. Je n'étais pas une grande cuisinière, mais ma mère m'avait poussée à apprendre jusqu'à ce que je sache me débrouiller ; en outre, c'était moi qui me chargeais de la cueillette pour toute la famille, je savais donc distinguer le frais du pourri et estimer si un fruit était mûr. Je n'avais toutefois jamais eu autant de choix dans les ingrédients : il y avait même des tiroirs remplis d'épices me rappelant le gâteau du Solstice d'hiver, et tout un baril plein d'un sel gris de grande qualité.

Au fond de la pièce se trouvait un endroit étrangement frais, où était suspendue de la viande : un chevreuil entier et deux gros lièvres. J'y aperçus également une boîte de paille regorgeant d'œufs. Une niche de pain déjà cuit reposait sur le foyer à l'intérieur d'un tissu, et je découvris dans une marmite un mélange de lapin, de sarrasin et de petits pois ayant cuit ensemble. Je goûtai au civet : on aurait dit un plat de fête, bien salé mais avec une pointe de sucre. Le tout était extrêmement

tendre, presque fondant. Encore un cadeau de la main anonyme du livre.

J'étais loin de savoir cuisiner des plats pareils, et je tremblais à l'idée que le Dragon puisse l'exiger de moi. J'étais cependant profondément reconnaissante de disposer d'une marmite pleine. Je la reposai sur l'étagère au-dessus du feu pour la faire réchauffer – me tachant de nouveau au passage –, et je cassai deux œufs dans un plat que je mis au four. Je dénichai ensuite un plateau, un bol, une assiette et une cuiller. Quand le lapin fut prêt, j'en prélevai une portion, coupai le pain – je dus faire une tranche bien nette, car j'avais arraché un coin de la miche pour le grignoter en attendant que le lapin soit chaud – et sortis le beurre. Je fis même cuire une pomme avec des épices : ma mère m'avait appris cette recette pour nos soupers du dimanche pendant l'hiver, et il y avait tant de fours différents que je pouvais préparer des tas de choses en même temps. Quand tout fut rassemblé sur le plateau, j'éprouvai même une certaine fierté. J'avais l'impression d'avoir concocté un festin ; mais un festin étrange, avec une portion seulement.

Mon plateau entre les mains, je gravis l'escalier avec précaution, mais ne me rendis compte que trop tard que j'ignorais où la bibliothèque se trouvait. Si j'y avais réfléchi un peu, j'aurais peut-être deviné qu'elle ne se situait pas au premier étage, mais je ne le découvris qu'en entrant dans une immense salle circulaire, dont les fenêtres étaient drapées de rideaux, et au fond de laquelle se dressait une sorte de trône imposant. Il y avait une autre porte dans un coin reculé, mais quand je l'ouvris, je tombai sur le hall d'entrée et les vantaux gigantesques de la tour, qui faisaient trois fois ma taille et étaient barrés d'un épais bloc de bois glissé dans des supports métalliques.

Je tournai les talons et regagnai l'escalier, grimpant jusqu'au palier suivant. Là, le sol de marbre était couvert d'un confortable tissu duveteux. Je n'avais encore jamais vu de moquette. Voilà pourquoi je n'avais pas entendu les pas du Dragon un peu plus tôt. Je me faufilai nerveusement dans le couloir et jetai un coup d'œil par la première porte. Je me reculai

hâtivement : la pièce était pleine de longues tables, d'étranges bouteilles et de potions bouillonnantes, ainsi que d'étincelles colorées qui semblaient jaillir d'un feu inexistant. Je ne voulais pas passer un instant de plus dans cet endroit. Néanmoins, je me débrouillai pour me prendre la robe dans la porte et la déchirer en ressortant.

Enfin, la porte suivante, de l'autre côté du couloir, donnait sur une salle remplie de livres : des étagères en bois allant du sol au plafond en étaient bondées. Il régnait ici une odeur de poussière, et seules quelques fenêtres étroites laissaient filtrer un peu de lumière. J'étais tellement heureuse d'avoir trouvé la bibliothèque que je ne remarquai pas tout de suite la présence du Dragon. Celui-ci était assis dans un fauteuil, un livre ouvert sur la petite table sous laquelle il avait glissé ses cuisses. Chaque page faisait la longueur de mon avant-bras et un gros verrou doré pendait de la couverture ouverte.

Je me figeai en l'apercevant, me sentant trahie par le conseil dans le registre de la cuisine. Je m'étais figuré que le Dragon aurait la gentillesse de ne pas se montrer avant que je lui apporte son repas. Il n'avait pas levé la tête pour me regarder, mais au lieu de me dépêcher de déposer le plateau sur la table au milieu de la pièce avant de déguerpir au plus vite, je restai dans l'embrasure de la porte et déclarai :

— Je... J'ai apporté le dîner.

Je n'osais pas entrer sans y avoir été invitée.

— Vraiment ? répliqua-t-il d'un ton mordant. Sans même tomber dans une fosse en chemin ? Je suis stupéfait. (Il m'examina alors et fronça les sourcils.) À moins que tu sois effectivement tombée dans une fosse ?

Je baissai les yeux sur ma tenue. Mon jupon avait une horrible tache de vomi – j'avais essayé de la nettoyer au mieux à la cuisine, sans vraiment réussir à la faire disparaître. Sans oublier que je m'en étais servie comme mouchoir. Il y avait également trois ou quatre coulures de civet et des éclaboussures provenant de la cuvette dans laquelle j'avais fait la vaisselle. Mon ourlet conservait des traces de boue du matin, et j'avais causé d'autres trous sans même m'en rendre compte.

Ma mère m'avait tressé, enroulé puis épinglé les cheveux le matin même, mais les macarons avaient glissé et je donnais l'impression de n'avoir plus que des mèches emmêlées me pendant à moitié dans le cou.

Je n'avais rien remarqué ; cela m'était tellement coutumier... Sauf que je ne portais pas toujours une jolie robe sous toutes ces saletés.

— Je... J'ai fait la cuisine, et la vaisselle... tentai-je d'expliquer.

— Tu es la chose la plus sale de toute la tour... déclara-t-il.

C'était vrai, mais cruel. Je rougis et m'approchai, tête basse, de la table. Je déposai mon plateau et observai le tout, avant de comprendre, le cœur lourd, que tout avait refroidi tandis que je déambulais dans les couloirs. Tout, sauf le beurre, qui avait coulé partout dans son ramequin. Même ma ravissante pomme au four était toute ramollie.

Je considérai le désastre, essayant de décider quoi faire ensuite ; devais-je tout rapporter à la cuisine ? Sauf si cela ne le dérangeait pas ? Je glissai un regard dans sa direction pour m'en assurer et ravalai un petit cri : il était juste à côté de moi et examinait la nourriture par-dessus mon épaule.

— Je comprends pourquoi tu as eu peur que je te fasse rôtir, dit-il en soulevant une cuillerée de civet, brisant la couche de graisse figée qui le recouvrait.

Il laissa retomber le couvert à l'intérieur.

— Tu peux faire mieux que ça.

— Je ne suis pas très bonne cuisinière, mais...

Je comptais lui expliquer que je n'étais pas non plus si mauvaise, que je m'étais simplement perdue en chemin, mais il m'interrompit en ricanant.

— Y a-t-il quoi que ce soit que tu *saches* faire ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

Si seulement j'avais été plus habituée à servir, si seulement j'avais cru un jour être choisie, je m'y serais préparée davantage ; si seulement j'avais été un peu moins malheureuse et fatiguée, si seulement je ne m'étais pas sentie fière de moi dans

la cuisine ; si seulement il ne m'avait pas taquinée au sujet de mon apparence, comme le faisaient tous les gens que j'aimais, mais eux sans malice et avec affection – si seulement ça et tout le reste, si seulement je ne l'avais pas percuté dans l'escalier, et si seulement je ne m'étais pas rendu compte qu'il n'avait pas l'intention de me jeter au feu, je me serais sans doute contentée de rougir et de m'enfuir.

Sauf que je fis bruyamment claquer le plateau sur la table et hurlai :

— Dans ce cas, pourquoi m'avez-vous choisie ? Pourquoi n'avez-vous pas pris Kasia ?

Je regrettai mes paroles aussitôt qu'elles eurent franchi mes lèvres, à la fois honteuse et horrifiée. Je m'apprêtais à retirer mes propos, à lui dire que j'étais navrée, que je ne le pensais pas, que je ne voulais pas lui suggérer de retourner chercher mon amie à ma place. J'allais repartir en cuisine lui préparer autre chose, et...

— Qui ? demanda-t-il d'un ton impatient.

Je lui adressai un regard ébahi.

— Kasia ! m'exclamai-je.

Il me dévisageait comme si je lui donnais des preuves supplémentaires de mon imbécillité, ce qui me fit oublier mes bonnes résolutions.

— Vous alliez la choisir ! Elle est... elle est intelligente, courageuse, excellente cuisinière et...

Il semblait un peu plus contrarié à chaque seconde qui passait.

— Oui, finit-il par cracher. Je me souviens d'elle : elle n'avait pas le visage équin ni l'air négligé, et j'imagine qu'elle ne serait pas là à jacasser devant moi : assez. Vous autres villageoises êtes toujours assommantes au début, à divers degrés, mais tu sembles être un véritable parangon d'incompétence.

— Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de moi ! m'emportai-je, furieuse et blessée.

Le côté équin m'avait fait mal.

— À mon grand regret, c'est là que tu te trompes.

Il m'attrapa par le poignet et me fit pivoter. Debout dans mon dos, il tendit mon bras au-dessus de la nourriture restée sur la table et déclara :

— *Lirintalem.*

Un mot étrange qui sembla couler sur sa langue et me résonna bruyamment aux oreilles.

— Dis-le avec moi.

— Quoi ? m'étonnai-je.

Je n'avais encore jamais entendu ce terme. Mais il se pressa plus près de moi, colla sa bouche à mon oreille et chuchota d'un ton menaçant :

— *Dis-le !*

Tremblante, j'obtempérai dans l'espoir qu'il me lâche.

— *Lirintalem.*

L'air ondula au-dessus des aliments. C'était horrible à voir, comme si le monde n'était qu'une mare dans laquelle il pouvait jeter de petits cailloux. Quand il se lissa de nouveau, la nourriture avait changé. Les œufs avaient été remplacés par un poulet rôti ; le bol de civet était devenu une pile de haricots verts frais, alors que la saison était dépassée depuis sept mois ; le dessert raté devint une tartelette couverte de tranches de pomme plus fines que du papier, décorée de gros raisins secs et nappée d'un glaçage au miel.

Il me lâcha. Je dus m'accrocher à la table pour ne pas tomber, et mes poumons se vidèrent comme si quelqu'un s'était assis sur ma poitrine ; j'avais l'impression d'avoir été pressée tel un citron. Des étoiles me brouillaient la vue et je me penchai en avant, m'évanouissant à moitié. Je ne le vis que vaguement observer le plateau avec une moue étrange, comme s'il était à la fois surpris et agacé.

— Que m'avez-vous fait ? chuchotai-je quand je fus de nouveau en mesure de parler.

— Arrête de gémir, répliqua-t-il avec dédain. Ce n'est rien de plus qu'une incantation.

La surprise qu'il avait pu éprouver s'était envolée. Il me désigna la porte d'un geste brusque de la main et s'attabla devant son dîner.

— Allez, sors. Je sais que tu vas me faire perdre un temps fou, mais j'ai eu ma dose pour la journée.

J'obtempérai cette fois très volontiers. Je ne fis même pas mine de récupérer le plateau et sortis lentement de la bibliothèque, la main serrée contre mon ventre. J'avais les jambes en coton. Il me fallut près d'une demi-heure pour me hisser jusqu'à ma chambre au dernier étage. Je m'enfermai alors à l'intérieur, poussai le petit coffre devant et m'écroulai sur le lit. Si le Dragon essaya d'entrer pendant mon sommeil, je ne l'entendis pas.